

La fontaine de la vérité

C'ÉTAIT EN RÊVE : par un après-midi d'extrême automne, il marchait sur une petite route forestière dans la forêt de la Durbonas^a. Des lambeaux de brouillard s'accrochaient aux fayards jaunes ; le sol était jonché de feuilles mouillées qui assourdisaient les pas. Il cheminait lentement, gêné par une douleur sourde au côté droit de la poitrine, mal à l'aise, se demandant ce qu'il était venu faire là. Il se rappelait seulement qu'on lui avait dit (mais qui donc ?) de prendre garde à une ligne à haute tension qui transportait un courant de soixante mille athées.

Soixante mille athées ? Qu'est-ce que c'était que cette idiotie là ? Au même moment, il trébuchait contre une pierre sournoise, jurait, reprenait son équilibre, et regardait autour de lui. Mais bon sang ! ce n'était pas un rêve : il suivait bel et bien une petite route forestière, par cet automne humide et brumeux. Avait-il donc eu une courte absence ? Maintenant les choses se remettaient en place, petit à petit. Tout y était, sauf, bien entendu, la ligne à haute tension avec son courant inepte, Où donc le subconscient allait-il chercher tout cela ? Il secouait la tête pour se remettre les idées en place après cette sorte d'étourdissement. Bon, la douleur à la poitrine semblait avoir disparu, comme le rêve.

Traînant un peu les pieds sur le sol humide, il poursuivait sa marche. Pourquoi avoir choisi cette route ? Il est naturel

a. Sommet du massif du Dévoluy. Commune de Saint-Julien en Beauchêne, sur le territoire de laquelle se passe la nouvelle.

toutes les fois que l'on passe devant le départ d'un sentier ou d'un chemin, de ressentir l'envie de le prendre, de s'engager sur cet itinéraire inconnu, avec le vague espoir qu'il mènera à la découverte d'on ne sait quoi, village, paysage... mais de quelque chose de nouveau. En suivant cette nationale qu'il empruntait souvent pour descendre vers le Sud, il avait remarqué l'orée d'une petite route qui passait sous la voie du chemin de fer pour s'engager ensuite dans un vallon boisé. Chaque fois l'idée l'effleurait de l'emprunter pour découvrir où elle menait. Mais toujours pressé, il passait outre, laissant derrière lui comme un vague regret. Aussi bien avait-il fini par se décider à venir là exprès pour mener son exploration. Sans doute, le temps automnal et humide n'était-il pas enthousiasmant, mais il pensait n'avoir besoin que de deux ou trois heures.

Et naturellement était survenu une première déception : sous le pont du chemin de fer un écriteau jaune aux lettres noires proclamait : route barrée – éboulement. Tant pis, il irait à pied. Il avait donc garé son auto sur le bord et s'occupait à enfiler ses chaussures de marche, tirées du coffre, quand un homme s'était arrêté devant lui, visiblement un paysan d'une soixantaine d'années, vêtu de velours marron, un vieux chapeau de feutre posé sur des cheveux déjà blancs. Un panier couvert d'une serviette à la main, il le considérait avec une imperceptible ironie : « Vous allez aux champignons, comme moi ? Vous savez, je ne crois pas en avoir beaucoup laissés. — Non, je n'y connais rien. Simplement l'idée de me promener : je voulais voir ce qu'il y a au bout de la route. — Ben, des arbres, de la mousse, de l'herbe, comme partout, quoi. Si c'est pour le village, il n'y a plus personne : beau temps que les Eaux et Forêts l'ont racheté. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs. — Et si je prends à droite, à la bifurcation ? — Alors là, deux petites heures de marche, puis la route s'arrête net à Fontfroide, que nous autres appelons la

fontaine de la vérité. — Drôle de nom, d'où vient-il ? — Cela vient de loin : ce sont les anciens qui l'ont appelée comme ça. — Et pourquoi ? — Des histoires d'autrefois. — Dites toujours. — Eh bien, ils prétendaient comme ça que celui qui regardait pour la première fois dans la fontaine y voyait la vérité, ou plutôt sa vérité. Allez savoir. Aujourd'hui, on n'emploie plus guère ce nom : il fait rigoler les jeunes. — Pas moi : je ne suis plus jeune, vous pouvez vous en rendre compte. Et d'une. Et de deux : j'ai toujours vu dans les montagnes que les anciens ne se trompaient pas, que ce qu'ils faisaient était bien fait, qu'il s'agisse du tracé d'un sentier ou du conseil de ne pas bâtir à tel endroit. Les promoteurs d'aujourd'hui haussent les épaules, parce qu'ils croient tout savoir mieux que les vieux, et dressent une maison qui sera bientôt avalanchée. — Je suis content de vous entendre parler comme ça. Donc bonne promenade : la fontaine est juste au bout de la route, à la plate-forme de retournement pour les camions qui descendent les troncs. Vous ne pouvez pas vous tromper. — Merci. » Et ils sont partis, chacun de leur côté : le paysan le long de la nationale, sans doute vers une grosse ferme qu'on voyait, une centaine de mètres plus loin, et lui, montant vers la fameuse fontaine.

La route suivait pour l'instant le fond du vallon, parmi les fayards. La pente n'était pas forte, et pourtant il se sentait quelque peu essouffé, pas bien dans sa peau. Il comprenait mal ce qui venait de se produire, ce flottement de conscience qui l'avait fait osciller entre le rêve et la réalité, tâtonner parmi les apparences et les illusions, au point de se figurer, sans en savoir le pourquoi, qu'une ligne à haute tension enjambait la route. Sans doute un effet combiné d'une distraction momentanée et du brouillard qui s'étirait parmi les arbres. Quelle humidité ! vraiment un temps, comme disait l'autre, pour la cueillette des champignons, Mais lui-même, où allait-il, et que cherchait-il donc ? Objectivement, ne se

trouvait-il pas ridicule, lui, cet homme vieillissant qui suivait une vallée perdue dont il savait par avance qu'elle buterait sur un contrefort de la montagne Durbonas ?

Piétinant les feuilles pourrissantes entre les talus tapissés de fougères humides, il se répondait qu'il était mené par ce vieux désir d'exploration, cette curiosité de connaître des lieux nouveaux, tentants lorsqu'ils sont inconnus, presque toujours décevants une fois qu'ils ont été dépouillés des attraits du mystère. Mais son corps qui l'avait fidèlement servi au cours des années commençait trop nettement un déclin irréversible, et la marche qui jadis le délivrait, au moins momentanément, des soucis et des peines, tendait maintenant à en aggraver l'obsession, avec cette façon dont les pas successifs et monotones rendaient toute pensée répétitive. Voilà presque dix ans que le divorce avait eu lieu : il pensait s'être délivré, avoir retrouvé un équilibre si longtemps compromis. Pourtant la question venait se reposer soudain. Avait-il eu raison, tort ? Aurait-il été possible d'agir autrement : Comment un amour que l'on avait cru si profond avait-il pu ainsi s'effriter, se fissurer, s'écrouler ?

Avec irritation, il chassa les pensers et les images qui se bouscuaient en lui, malgré lui : « Tu marches sur cette route que tu as choisie, tu vas vers cette fontaine qui a éveillé ta curiosité. Tu n'es pas venu ici pour réfléchir au passé, analyser tes états d'âme présents, te complaire à une sorte d'auto-attendrissement. Marche donc, occupe-toi de ce qui t'entoure, de la réalité, même si elle est humide et brouillardeuse, et non pas de tes souvenirs, et de tes visions pas beaucoup plus gaies. Allez, marche.

Et en effet il marchait. À la bifurcation, il a laissé à gauche la branche qui menait au village abandonné, peu fréquentée, sans doute, puisque l'herbe poussait au milieu, ayant crevé le macadam. Aucun désir d'aller s'attendrir sur des ruines, aujourd'hui ; non, plutôt du côté de la fontaine.

La route montait davantage, maintenant, avec quelques lacets. Les fayards avaient fait place aux sapins, droit, sombres sous leur cape d'aiguilles hérissées de gouttelettes, qui le regardaient passer, avec maussaderie, comme des rêveurs que l'on dérange. Étagés sur les pentes qui montaient vers la Durbonas, leur garde silencieuse de veilleurs avait quelque chose d'intimidant. On ne sait quel secret devait se dissimuler derrière leurs troncs serrés. Par instants la souche d'un arbre fraîchement abattu par des bûcherons exhalait une odeur verte de résine et de sciure de bois, qu'il accueillait avec plaisir, au lieu de ces plantes sauvages qui sentent la flanelle mouillée.

Peu à peu il gagnait de l'altitude, mais sans que la vue s'étende pour autant. Décidément, une fois sa curiosité satisfaite, il n'avait pas l'intention de revenir dans cette vallée plutôt sinistre. Peut-être en auto, quand on aurait enfin débarrassé la route de ce fameux éboulement — pas bien grave d'ailleurs : il pensait qu'une 4x4 l'aurait franchi sans grande difficulté. Mais bon : puisqu'il était venu là pour marcher un peu, autant jouer le jeu, même si c'était contraint et forcé ; car il ne se sentait guère en forme. Avait-il ou non rêvé cette douleur au côté gauche ?

Il s'est arrêté devant trois pans de murs, reste de ce qui fut une grange, sans doute, mais abandonnée depuis longtemps. Souffler un moment ? oui, mais pas possible de s'asseoir, tout étant mouillé, boueux. Charmant endroit. Cependant, sur la gauche, un sentier décrépît semblait monter tout droit, probablement vers le col des Tours, trois ou quatre cents mètres plus haut. Il connaissait mal la région, mais supposait que de ce col on pourrait voir la chaîne des aiguilles de Lus. Très haut, justement, il a perçu des abois de chiens. On devait chasser par là, sans doute le sanglier. Et il se demandait pourquoi même le plus acharné des écologistes ne trouve rien à redire à cette chasse. On plaint le chamois —

et avec raison, mais on n'accorde aucune sympathie au sanglier : son aspect bourru, grognon, peu engageant, écarte et même effraye. Ma foi, il se trouvait à lui-même bien des côtés sanglier ; peut-être cela expliquait-il la solitude dans laquelle il avait toujours l'impression d'évoluer, surtout maintenant, au déclin de sa vie. Hérissé de soies rudes — moralement, bien sûr, mais le cœur toujours en attente de l'amitié ou de l'amour.

Bon, allait-il prendre ce sentier ou pas ? Il a balancé un instant et s'est tôt résolu pour la négative. D'abord il faudrait marcher en plein dans la forêt, au milieu des fougères trempées, frôler au passage des branches de pin ruisselantes qui n'attendaient que cette occasion pour déverser sur lui leur charge de pluie glacée. Non, merci. Et puis, paresse ou fatigue, ou sans doute les deux à la fois, il ne se sentait vraiment pas en train pour cette grimpée qui paraissait raide. Autant s'en tenir à l'idée première et aller vers cette fontaine de la vérité. Debout sur des jambes déjà lasses, il musait sur ce nom étrange, la vérité. Il y avait eu un homme, un seul homme, avec ce privilège fabuleux de voir devant lui, de ses propres yeux, la Vérité, vivante et incarnée. Qu'en avait-il fait ? Rien. Il avait haussé les épaules et, fort de son scepticisme d'homme cultivé, avait proféré la phrase immortelle : « Qu'est-ce que la vérité ? »^a Et c'est ainsi que le nom de Pilate était passé à la postérité, pour avoir vu, lui seul, la Vérité devant lui et continué à douter.

Il frissonna un peu dans le brouillard givrant ; mieux valait continuer à marcher. De toute façon, qu'avait dit le pay-san tout à l'heure ? que chacun devait trouver à la fontaine, non pas la vérité une et absolue, mais sa propre vérité. Programme moins ambitieux ; ambitieux quand même. Bon, ce n'était pas le lieu ni le moment de faire un examen général de sa vie tout entière. D'ailleurs, qu'en retenir, au bout du

a. *Jean* 18:38.

compte ? Ainsi que disait l'autre^a sur son lit de mort : tant de choses à faire, si peu de faites. Oh, ses mauvaises actions, il se les rappelait toutes, et bien trop nettement ; les bonnes semblaient s'être évaporées dans le temps. Quant aux échecs ils étaient toujours présents. Il soupira : si c'était là tout l'effet que produisait cette promenade, mieux aurait valu rester chez soi. Mais peut-être que l'homme ne désire pas connaître la vérité et qu'il préfère boucher à coups de mensonges les crevasses béantes qu'il découvre sur son chemin.

Assez philosophé : machinalement, il a secoué les épaules, remonté la fermeture éclair de son anorak, et accéléré le pas pour se réchauffer. D'autant que la route devenait presque horizontale au moment où elle traversait en courbe de niveau un ravin secondaire et longeait le pied d'une falaise de calcaire blanchâtre. Il a enjambé un ruisseau venu des hauteurs perdues dans le brouillard. Non, atmosphère trop humide pour éprouver la soif, et aucune envie de manger quoi que ce soit : les biscuits resteraient intacts dans la poche de son anorak. La seule idée de les entamer lui causait une sorte de dégoût physique. Décidément, un joyeux après-midi : le soleil était toujours invisible et il fallait compter que la nuit allait tomber dans deux heures au plus. Juste le temps, semblait-il, d'atteindre cette sacrée fontaine. Et aussi bien, deux lacets plus loin, la route a cessé de monter. Une ligne droite d'une centaine de mètres aboutissait à ce qui ne pouvait être que la plate forme de retournement, soulignée par quelques troncs de sapins déjà élagués.

Il s'est approché en traînant un peu les pieds. Voici le bout de la route : où donc se trouvait la fontaine ? Sur la gauche, en effet, mais pas telle qu'il la prévoyait. Non pas l'auge classique où se déverse le jet d'un tuyau quelconque ; mais une vasque de pierre qui émergeait à peine du sol, où

a. Cecil Rhodes, colonialiste anglais et partisan de l'impérialisme britannique.

l'eau sourdait par le fond même. On devinait la sortie d'un courant souterrain qui faisait onduler de petites herbes et soulever des graviers. Sans aucun bruit, sinon celui du trop plein qui s'épanchait vers la droite. Curieuse chose : allait-il y boire ? la seule pensée de cette eau glaciale le faisait frémir. Fallait-il obéir à la légende et chercher à y connaître sa vérité ? Sceptique, il a haussé les épaules — comme Ponce-Pilate, a-t'il songé. Puis, après un moment d'hésitation, il s'est penché au dessus de la fontaine.

Rapport établi par l'adjudant Arnaud, de la brigade de Saint-Julien.

Ce jour, 19 novembre, nous avons été alertés par le nommé Deroux Éloi, cultivateur à la Faurie, qui nous a déclaré avoir découvert un cadavre au lieu dit Fontfroide. Avec le gendarme Poletti de ma brigade, nous avons pris au passage le docteur Manessier, de Saint-Julien, et nous nous sommes rendus au moyen de la jeep au lieu susdit. L'éboulement de la route ne nous a pas trop retardés. À côté de la fontaine nous avons trouvé le corps, effectivement, sans trace de violence apparente. Le docteur estime que la mort datait de la veille au soir. Il nous a certifié qu'il s'agissait d'un décès naturel, provoqué, selon toute vraisemblance, par une crise cardiaque. Aucune marque de lutte, argent et porte-feuille intacts. Les papiers nous ont appris qu'il s'agissait du nommé Virjollay Edmond, âgé de cinquante quatre ans, divorcé, sans enfants, ingénieur, domicilié à Varcès. Nous avons ramené le corps à Saint-Julien, ainsi que l'auto, et prévenu qui de droit.

Signé : adjudant Arnoux, gendarme Poletti.

Déposition d'Éloi Deroux : j'avais rencontré le type la veille et échangé avec lui quelques mots ; il paraissait tout à fait dans son état normal. Bon, le lendemain matin, comme je passais en moto sur la nationale, j'ai remarqué l'auto, une 309 blanche, arrêtée à l'orée de la petite route, au même endroit que la veille. Ça m'a paru bizarre et j'ai tout de suite

pensé qu'il y avait du mauvais. Autant y aller voir, avec la moto ce ne serait pas long. Sitôt dit, sitôt fait : l'éboulement ne m'a pas arrêté et je suis vite arrivé à la fontaine. L'homme était étendu sur le sol, face contre terre, déjà froid. Je l'ai retourné, tiré sur le bord de la route, et accoté au talus. Puis j'ai fait ce qu'il fallait faire : je lui ai fermé les yeux, j'ai essuyé la boue qu'il avait sur le visage, et j'ai étendu sur sa figure mon foulard. C'était tout ce que je pouvais faire pour cet inconnu, avec un bout de prière.

Après quoi je suis descendu à Saint-Julien prévenir les gendarmes. Bien sûr, ces idiots-là m'ont soupçonné un moment d'avoir descendu le bonhomme, mais plus après que le docteur leur ait garanti qu'il s'agissait d'une mort naturelle, et qu'ils ont trouvé sur le corps argent et papiers. Non, mais pour qui m'avaient-ils pris ? Bien sûr que c'était une crise cardiaque, comme disait le toubib, et qu'il ne fallait pas chercher midi à quatorze heures.

Pourtant je continue à me poser des questions : étrange coïncidence que cette mort subite juste au moment où il se penchait au dessus de la fontaine. Sans doute que son cœur a lâché, mais pourquoi, je le répète, à ce moment précis ? Est-ce qu'il n'aurait pas vu dans l'eau, des fois, quelque chose qui aurait fait sauter les tuyaux où passe le sang ? Quelque chose, quelqu'un, allez savoir. Mais évidemment pas lui-même : ça peut nous agacer de regarder notre figure reflétée dans un miroir ou dans l'eau, mais pas nous surprendre, on ne s'y attendait que trop. Seules les femmes peuvent tirer plaisir de voir leur visage ; pour les hommes, surtout pas un type de son âge, qui devait bien avoisiner les soixante. Alors ?

Alors rien : je ne suis pas Dieu le père, pour savoir tout. S'il a vu sa vérité, comme dit la tradition, et moi je crois aux traditions, il a vu sa vérité et personne que lui ne peut savoir quelle elle était, Peut-être qu'il a compris qu'il avait assez vécu et qu'il était arrivé au bout de la route, dans tous

les sens du mot. Alors son corps, ce vieux camarade, a décidé d'abandonner parce que c'était le moment. Peut-être autre chose, qu'on ne saura jamais. Mais je ne crois pas qu'il ait aperçu la mort, je veux dire le squelette avec sa faux, comme dans les images. Quand j'ai enlevé la boue de son visage, j'ai bien vu qu'il était paisible, pas effrayé. Et pourquoi la vérité serait-elle un objet de peur ? pourquoi pas une chose de beauté et de paix ? Je ne sais pas bien expliquer ça avec des mots. Mais c'est des choses qu'on sent. Oui, il a dû trouver sa vérité ; mais je ne prévoyais pas qu'il le payerait d'un aussi terrible prix. Jamais plus je ne conseillerai à quelqu'un d'aller regarder dans la fontaine.